

Yom Kippour en temps d'épidémie : quand manger devient un devoir

Au XIXe siècle, alors que le choléra ravage l'Europe, des rabbins n'hésitent pas à demander aux fidèles de rompre le jeûne. Car lorsqu'une vie est en jeu, la préserver passe avant tout.

Zack Rothbart | 23 septembre 2020



[*"Yom Kippur" par Jacob Weinles. Publication: Levanon, Varsovie; from the Folklore Research Center, Hebrew University of Jerusalem via the National Library of Israel Digital Library*](#)

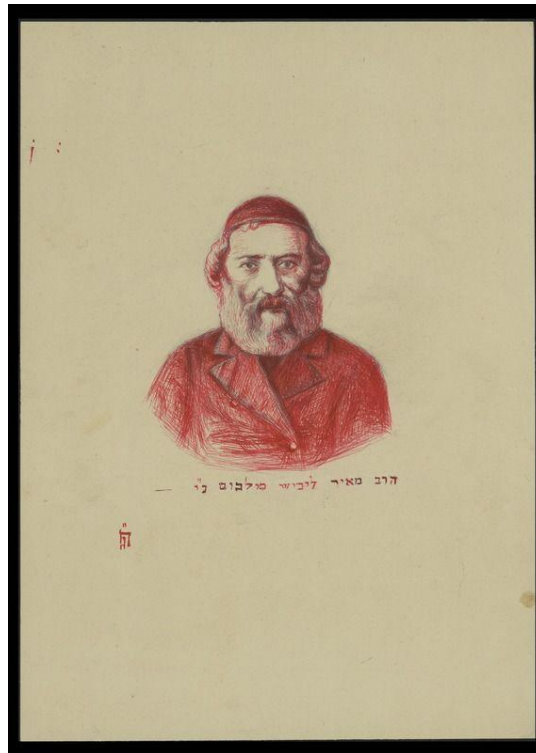
Cette histoire, publiée dans un journal israélien, avait tout pour devenir légendaire :

Une épidémie. Un grand rabbin qui, le jour de Yom Kippour, se met à manger devant toute sa communauté pour convaincre les fidèles d'en faire autant.

La scène se serait déroulée quelque part en Europe, au cours du XIXe siècle.

Le rabbin en question aurait été Meïr Leibush ben Yehiel Michel Wisser, plus connu sous le nom de **Malbim**. Érudit et grand commentateur de la Bible, il fut aussi un défenseur acharné du judaïsme traditionnel. Ses affrontements avec les courants réformateurs furent parfois si violents qu'ils lui valurent d'être emprisonné, puis expulsé de Roumanie. Ancien grand rabbin de

Bucarest, il passa les dernières années de sa vie sur les routes, d'Istanbul à Paris, de la Prusse à l'Empire russe.



Esquisse représentant le Malbim, peut-être de la main de Haim Goldberg, artiste, photographe et écrivain juif polonais également connu sous le nom de « Haggai ». Collection de portraits Abraham Schwadron, archives de la Bibliothèque nationale d'Israël.

Esquisse représentant le Malbim, peut-être de la main de Haim Goldberg, artiste, photographe et écrivain juif polonais également connu sous le nom de « Haggai ». Collection de portraits Abraham Schwadron, archives de la Bibliothèque nationale d'Israël.

L'histoire raconte qu'en pleine épidémie, cet homme pourtant réputé pour son intransigeance en matière de pratique religieuse demanda à sa communauté de manger à Yom Kippour. La raison était simple : des vies étaient en danger. Or, dans la tradition juive, lorsqu'une vie humaine est menacée, sa sauvegarde l'emporte sur presque tous les autres commandements.

Mais les fidèles n'obéirent pas. Malgré les consignes de leur rabbin, ils continuaient à jeûner. Alors le Malbim exigea qu'on lui apporte un bol de gruau et de petits pois. Devant toute l'assemblée, il prononça la bénédiction et se mit à manger, déclarant : « Je vous ai dit qu'en ces circonstances vous n'étiez pas tenus de jeûner. "Préservez vos vies" : ce devoir l'emporte sur de nombreux commandements de la Torah. Voyant que vous ne refusez de

m'entendre et craignant que vous ne mettiez votre vie en danger, il me faut donc vous montrer l'exemple, afin que vous me voyiez et fassiez de même...
»

Une histoire édifiante.

À un détail près : rien ne permet d'affirmer qu'elle soit arrivée au **Malbim**!

Certes, plusieurs épidémies ont ravagé l'Europe de son vivant. Pourtant, on chercherait en vain la trace de cet épisode dans les nombreux récits, histoires pour enfants, biographies et travaux universitaires consacrés au célèbre commentateur, aucune source ne semble attester clairement cet épisode. En revanche, la même histoire est racontée à propos d'un autre grand maître du XIXe siècle — et, cette fois, les sources sont bien plus nombreuses. Il s'agit de **Rabbi Israël Salanter**, de son nom complet Yisrael ben Ze'ev Wolf Lipkin, fondateur du mouvement moderne du *Moussar*. Ce courant place au cœur de la vie juive le travail éthique, l'exigence morale et le perfectionnement de soi.

Nous sommes à Vilna, en 1848. Là encore, les récits divergent. Dans certaines versions, Rabbi Salanter monte sur l'estrade de la synagogue. Devant les fidèles, il prononce les bénédictions sur du vin et du gâteau, puis mange et boit ostensiblement. Plusieurs décennies plus tard, le grand écrivain hébraïque David Frischmann donnera une forme littéraire à cette version dans sa nouvelle « Les Trois qui mangèrent », sans toutefois citer explicitement Rabbi Salanter.

D'autres témoignages — dont certains proviennent de contemporains des événements — dessinent une scène moins spectaculaire. Rabbi Salanter aurait demandé aux malades et aux personnes affaiblies de manger sans scrupule, mais il n'aurait ni ordonné à toute la communauté de rompre le jeûne, ni mangé lui-même publiquement pour frapper les esprits.

Une chose, en revanche, ne fait aucun doute : le choléra ravageait alors l'Europe. Pour la seule année 1848, l'épidémie aurait emporté près d'un million de personnes dans l'Empire russe.

Et Rabbi Salanter ne se contenta pas de rendre une décision religieuse concernant le jeûne. Il se porta lui-même au secours des malades et mobilisa ses nombreux élèves pour venir en aide à la population.



[Devant l'ancienne Synagogue de Vilna.](#) Editeur : J. Ch. W. Verlag. Centre de recherche sur le folklore de l'Université hébraïque de Jérusalem ; collections numériques de la Bibliothèque nationale d'Israël.

L'épisode de Rabbi Salanter est sans doute le plus célèbre. C'est aussi le plus saisissant. Mais il ne fut pas le seul rabbin de son époque à autoriser — et parfois à demander expressément — aux personnes menacées par les épidémies de choléra de manger à Yom Kippour. Ces décisions ne relevaient évidemment pas de l'improvisation. Elles étaient souvent prises après consultation des meilleurs médecins et s'inscrivaient dans une tradition juridique vieille de plusieurs millénaires : **Lorsqu'une vie est en péril, sa sauvegarde prévaut sur presque toute autre considération.** Le principe est déjà clairement formulé dans le Talmud, texte fondateur du droit, de la pensée et de la tradition juive. Il y a là une ironie qui n'est peut-être pas sans rapport avec notre histoire : le Talmud lui-même rapporte des récits dont les Sages ne s'accordent pas toujours sur l'identité du protagoniste. »

Alors, au fond, faut-il absolument savoir qui a mangé devant sa communauté ce jour-là ?

Peut-être que non.

Peut-être le Malbim a-t-il réellement rompu le jeûne devant ses fidèles, comme Rabbi Salanter.

Peut-être l'a-t-il fait plus discrètement, sans laisser sans mise en scène dramatique.

Peut-être cela n'est-il jamais arrivé.

Et peut-être, finalement, est-ce précisément ce que cette histoire nous rappelle : il arrive que le nom de celui qui accomplit un geste se perde avec le temps, tandis que le geste, lui, continue de transmettre son enseignement.

*Cet article a été publié dans le cadre de **Gesher L'Europa**, une initiative de la Bibliothèque nationale d'Israël destinée à faire circuler les histoires et à tisser des liens avec les personnes, institutions et communautés d'Europe et d'ailleurs.*